

détriment de tel autre écrivain, émule de celui dont il s'empare. S'il fait une concession à la gloire d'un rival, il établit mille réserves pour le talent et le caractère de son grand homme à lui. Que l'on prenne telle ou telle bibliothèque classique, grecque ou latine, on verra le traducteur de Démosthène célébrer sur un ton lyrique l'incomparable éloquence du célèbre orateur athénien, car Démosthène est désormais sa chose, sa propriété, c'est presque lui-même. Plus loin, le traducteur établira des distinctions, sèmera des doutes, fera surgir des hypothèses qui tendront à donner à son auteur le premier rang; s'il avoue sa défaite, ce n'est point sans protester et sans décocher à l'adversaire victorieux la flèche du Parthe. Ainsi a-t-on fait d'Horace et de Juvénal, de l'Arioste et de l'Assé, de Schiller et de Goethe; trop heureux, ces poètes illustres, si leur avocat d'office résiste à la prétention de les avoir inventés. Napoléon, qui, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, a émis diverses opinions sur l'histoire ancienne, condamnerait beaucoup ce qu'il appelle des niaiseries historiques ridiculement exaltées par les traducteurs et les commentateurs. Nous avouerons que le surprenant aplomb de certains traducteurs à quelque analogie avec celui que montrait, en passant son examen pour l'obtention de la première classe de son grade, un interprète militaire attaché à l'armée d'Afrique. Un des membres du jury lui demande : « A quelle époque régnait Jésus-Christ, répond l'interprète. — Huit cent ans avant Jésus-Christ ! reprend l'examineur; c'est après, que vous voulez dire. — Non, monsieur, c'est avant. — Eh bien ! vous vous trompez. — J'en suis fâché, messieurs, répliqua le candidat, mais c'est mon opinion. » Le mot fit sensation. Plus d'un traducteur pris en flagrant délit de mensonge littéraire ou de bévue historique s'est écrié, comme l'interprète de l'armée d'Afrique : « J'en suis fâché, mais c'est mon opinion. » Plus d'un commentateur a agi de même. Cherchez une édition de La Fontaine qui parut en *Sorbonne* chez l'éditeur Delalain, en 1829, « augmentée d'un *Essai sur sa vie et ses ouvrages*, par Jules Janin. » En ouvrant le premier tome, vous tomberez sur cette phrase : « Jean de La Fontaine naquit à Châteauneuf-Thierry, le 8 juillet 1621, à l'instant même où Mazarin, assez raisonnablement chargé de la haine publique, selon la piquante expression du cardinal de Retz, descendait au tombeau, etc. » Or, ce bel exorde s'évanouit devant la date vraie (1661) de la mort de Mazarin, date qui n'est, d'ailleurs, un mystère pour personne, et qui suit de quarante années l'instant même où naquit l'illustre fabuliste. Mais si vous dites à M. Jules Janin qu'il s'est trompé, peut-être vous répondra-t-il, lui aussi : « C'est mon opinion. » M. Jules Janin a plus d'un lapsus de ce genre sur la conscience, sans parler de ce fameux *cardinal des mers*... Mais il est si aimable à ses heures, notre spirituel critique, si fin styliste quand Horace se mire dans ces pages qu'il émaille de ces pattes de mouche si connues, qu'on lui passe ses peccadilles comme les fredaines d'un enfant gâté.

M. Mérimée va plus loin. Un jour, il citait, dans le *Journal des savants*, une phrase de Montesquieu, que Montesquieu n'avait jamais écrite, ainsi que M. G. Bell le prouvait dans un des numéros de la *Presse* d'octobre 1865. Maint écrivain profond, à bout de raisonnement et ayant vidé le carton où dorment ses autorités, s'écrie pour frapper un coup décisif sur l'esprit de son lecteur : « Comme dit Voltaire... ainsi que le prétend l'auteur du *Contrat social*, etc. » L'arfois, il arrive que Voltaire et Rousseau ont affiché des opinions toutes différentes; peu importe. Un procédé non moins commode est celui qui consiste à attribuer à tel homme politique, à tel littérateur des actes ou des paroles dont il est parfaitement innocent. Le R. P. Lorient, ce grand-prêtre de toutes les bévues historiques de la Restauration, a montré en ce genre une singulière dose d'imagination. Mais n'anticipons pas, et revenons à nos traducteurs, plus chargés de bévues que le mulet de Philippe ne l'était de pièces d'or. Toutefois, avant d'aller plus loin, burinons une bévue littéraire, bévue naïve que l'on commet par habitude et sans mauvaise intention. Nous croyons être le premier à faire cette révélation, le premier qui plante le piquet dans ce champ plantureux de la bêtise humaine. Cette bévue, que nous ne donnerions pas pour une nuit avec Cléopâtre, exige quelques préliminaires.

Rien n'est difficile, les journalistes, nos confrères, le savent, comme d'entrer en matière. Un prédicateur, qui était d'ordinaire très-abondant et qui avait l'habitude de monter en chaire sans préparation, s'écria un jour d'une voix scandée :

Frères très-chers, on lit dans saint Mathieu

(Ici, pose plus prolongée que ne le demandait la circonstance. — Un des assistants d'arriver à la rescousse et de dire) :

Qu'un jour le diable emporta le bon Dieu...

Cette interruption fut un trait de lumière; l'orateur, qui avait retrouvé le fil de son discours, de reprendre :

Sur la montagne, et là lui dit : Beau sire, Vois-tu ces champs, vois-tu ce vaste empire ? etc., etc., etc.

Mais arrivons à notre bévue, que nous avons qualifiée d'inconsciente : « Tout le monde sait... » Ici chacun, c'est-à-dire tout le monde, s'attend à ce que l'auteur va dire : « Tout le monde sait... que 2 et 2 font 4, que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, que M. Belmont est le plus grand poète du XIX^e siècle... » Ah ! lecteur trop crédule, tu n'y es pas, tu en es à cent lieues, car voici le completif ordinaire de ce fameux *Tout le monde sait* : « Tout le monde sait que le grand Tho-hu-bo-hu, 48^e empereur de la dynastie des Tsin-Liéou-Yu, était contemporain de Clovis. » Ici, tirons l'échelle et rentrons dans le domaine de la traduction.

De nos jours, les traducteurs dont l'outrecuidance prétention s'étale le plus complaisamment sont peut-être les orientalistes, hébraïstes, arabistes, etc., lesquels, pour la plupart, seraient fort empêchés, si on les priait de traduire un livre... non traduit déjà. On sait l'aventure arrivée, il y a quelques années, à un de nos célèbres professeurs de langue chinoise. Prié de se mettre en rapport avec une ambassade envoyée en France par l'Empire du Milieu, il ne put parvenir à comprendre les envoyés du Fils du Ciel, dont il enseignait chaque jour l'idiome maternel; ce qui n'a pas empêché le célèbre professeur de doter notre littérature de traductions des ouvrages les plus importants du théâtre, du roman, de la poésie, de la philosophie et de l'histoire du pays de Confucius. On lui doit même une grammaire chinoise. Nous demandons qu'il soit fait mandarin de 1^{re} classe. L'Institut lui a bien fait donné un fauteuil, mais ce n'est pas assez. Les orientalistes ont cela de bon, qu'ils peuvent à peu près impunément se livrer aux méprises les plus fantastiques dans une spécialité qui compte encore fort peu d'adeptes. Ils forment entre eux une petite Eglise où l'on se passe la rhubarbe et le séné avec la plus touchante confraternité. Chaque initié y a son petit banc et sa chaise basse, et vous sentez bien que ce n'est pas celui qui fait les doux yeux au kurde ou à l'afghan qui reprocherait jamais à son voisin, amoureux platonique de l'idiome polysyllabique du Japon, quelques licences dont les profanes pourraient rire. De plus, comme ce n'est ni vous ni moi qui apprendrions jamais le copte ou le syriaque pour nous donner le malin plaisir de troubler les petits jeux innocents de messieurs tels et tels, et comme il en sera de même, pour le commun des martyrs pendant de longues années encore, beaucoup de savants, férés sur le kou-wen et le kouan-hoa des Chinois, pourront tranquillement s'entre-décerner des couronnes et se traiter réciproquement de profonds érudits, de savants illustres, à la face du vulgaire. Un jour viendra sans doute où l'on passera leurs travaux au crible : un examen sérieux de leurs ouvrages, pratiqué par de vrais savants, nous révélerait des choses curieuses, n'en doutons pas. — Que de fois, en ces régions, on a pris le Pirée pour un homme ! A ce propos, il nous revient en mémoire une bouffonnerie assez singulière commise par la *Revue orientale* et signalée par la *Revue anecdotique* de décembre 1860. On lisait dans ce grave recueil : « Zarlès avait succombé sous les attaques des hordes de barbares, renforcées d'une soldatesque effrénée, sous la conduite de l'infâme transfuge Deyr-el-Kamar. » Hélas ! cet infâme transfuge a été bien puni, car il a été changé en pierre, n'étant en réalité qu'une ville. Prendre une ville pour un homme, quand il s'agit d'un pays à l'étude duquel une revue est spécialement consacrée, c'est un peu vil. Cette jolie bévue nous fait songer aux poètes anglais du XV^e siècle; les poètes, en général, n'ont jamais passé pour des érudits, et leurs bévues sont tellement fréquentes, qu'on a pris le parti de les appeler des *licences poétiques*. Toutefois, les poètes anglais du XV^e siècle allaient un peu loin, ce nous semble, et usaient immoderément de la permission accordée à la rime de divorcer avec la raison. Si l'on veut avoir une idée de leur érudition, on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur les œuvres du célèbre Gower, contemporain de Chaucer, et qui écrivait également bien, dit-on, en anglais, en français et en latin; le célèbre Gower, dans sa *Confessio amantis*, imprimée par Caxton (1483), mentionne le poète comique Ménandre comme un des premiers historiens, et le met à côté d'Esdras, Joseph, Claudius Sulpicius, Ter-megis, Pandulle, Frégidille et Ephiloquor. Hérodote, selon lui, est le premier auteur d'un système métrique; Ulysse était un clerc à qui Cicéron avait enseigné la rhétorique, Zoroastre la magie, Ptolémée l'astronomie, Platon la philosophie, Daniel la divination, Hippocrate la médecine. Ce qu'il dit du latin est curieux, si nous en croyons M. Ludovic Lalanne : il suppose qu'inventé par les carmenes, prophètes étrusques, il fut régulé par les grammairiens Aristarque, Didyme et Donat, ornés des fleurs de l'éloquence et de la rhétorique par Cicéron, enrichi par des traductions du chaldéen, de l'arabe, du grec, spécialement par la version de saint Jérôme, et enfin amené à sa perfection par Ovide, le poète des amants. Après ce beau préambule, Gower entame son sujet, l'amour.

Les traducteurs des deux derniers siècles abordaient leur tâche avec une désinvolture parfois fort réjouissante. Benserade, qui voulait mettre l'histoire en rondeaux, s'essaya, en attendant, par une traduction des *Métamor-*

phoses d'Ovide, dans laquelle il mit tout en rondeaux, jusqu'à l'errata ainsi conçu :

Pour moi, parmi des fautes innombrables,
Je n'en connais que deux considérables,
Et dont je fais ma déclaration,
C'est l'entreprise et l'exécution;
A mon avis, fautes irréparables
Dans ce volume.

Le fécond et éloquent Perrot d'Ablancourt prenait de telles licences avec les maîtres de l'antiquité, que ses traductions étaient sur-nommées les *belles infidèles*. Un sieur Guyot s'avisait de remplacer les noms propres du texte original par les mots de *monsieur, madame, mademoiselle*. Le même, dans une version de plusieurs lettres de Cicéron, fit de Pomponius M. de Pomponne. Lenoble, Sosie de Perse, renchérit sur cette agréable méthode : il transposa les mœurs romaines et les mœurs françaises, et des personnages latins fit des personnages contemporains, en sorte que Perse se trouvait être le panegyriste de Bossuet. D'autres, aussi suffisants personnages que traducteurs insuffisants, mettaient dans la bouche des plus nobles écrivains classiques un langage aussi plat que ridicule; sous leur plume absurde, un lit de repos devenait une *paillasse*. Voltaire infligea à La Bletterie, paré de la défroque de Tacite, plusieurs épigrammes qui égayèrent en leur temps la gent littéraire. Mais la palme du genre revient de droit au sieur de Gueudeville, traducteur de Plaute (12 vol., 1719); lequel donne sa recette dans la préface de son travail : « Ma traduction, dit-il, est fort libre; je ne me suis gêné que pour le sens de mon auteur; encore est-il vrai qu'il y a tels endroits obscurs où je ne sais pas trop moi-même ce que je dis. Du reste, je n'ai rien omis pour habiller ce vieux comique à la mode... J'ai suivi mon penchant, et je me flatte que les lecteurs de vrai goût, petit troupeau, me sauront gré d'avoir voulu contribuer à les mieux divertir. » Le fameux Letourneur, lui, armé d'une serpe, élaguait, taillait, mutilait ses auteurs à sa guise. Ainsi fit-il du triste Young, aux *Nuits moroses*. Bien plus, se comportant, à l'égard de l'original, comme un architecte se comporterait à l'égard des matériaux destinés à élever un édifice, mais entassés au hasard, « il assembla, assortit de son mieux, sous un titre commun, tous les fragments qui pouvaient s'y rapporter et former une espèce d'ensemble... » Au reste, et l'avouons par charité, il tâcha de traduire « aussi littéralement qu'il put. » Auteroche, auteur d'une version rimée de Virgile, va plus loin. Il suppose que Virgile ne put, faute de temps, parachever l'*Énéide*, qu'il voulait donner une édition latine corrigée, et modifier certains caractères et diverses situations. Partant de là, notre pédant revendique le mérite d'avoir redressé et surpassé Virgile, qui eût fait comme lui, dit-il, « si le temps ne lui eût manqué... » — La Motte, ne sachant pas un mot de grec, traduisit l'*Iliade*, et, pour l'améliorer, la réduisit en douze chants. J.-B. Rousseau vengea d'une épigramme le vieil Homère.

Redresser Virgile, améliorer Homère, voilà qui explique l'entreprise de ce rimeur dijonnais qui s'avisait, en 1790, de mettre en vers « la prose de M. Fénelon. » (*Télémaque*, poème en douze chants et en vers, etc.) Voilà qui explique encore l'étrange bévue de ce brave homme qui, voulant donner plus de prix au *Barbier de Séville* et au *Mariage de Figaro*, mettait en mauvais alexandrins bien lourds et bien pesants cette vive et fine prose de Beaumarchais, si pimpante et si nette, où éclataient à travers les rires les premières capsules de la Révolution. De nos jours, Decombrouse aîné, fils d'un conventionnel qui eut la singulière idée de traduire le *Code civil* en vers français, n'eût-il pas la non moins singulière idée de pratiquer la même opération sur le *Bourgeois gentilhomme* et le *Médecin malgri lui*. Molière a subi plus d'une fois ce ridicule outrage, et nous pourrions citer de nombreux attentats poétiques exercés sur l'*Avare* et *Monsieur de Pourceaugnac*, deux œuvres bien différentes. Sous la première République, des rimeurs patriotes, par excès de zèle, redressèrent Molière, améliorèrent Corneille et Voltaire. Plus de vicomte ni de marquis dans le *Misanthrope*; le roi Henri, de la chanson du premier acte, rayé impitoyablement. *Tartufe* fut expurgé dans le même goût. Le roi, dans le *Cid*, devient un général en chef des armées républicaines au service de l'Espagne. Dans la *Mort de César*, Gohier, depuis membre du Directoire, se chargea intérieurement de refaire les discours d'Antoine, qui était trop modéré. Les titres nobiliaires, et même les mots de *monsieur, de madame*, se virent remplacés par *citoyen ou citoyenne*, et le costume des héros de l'antiquité s'augmenta de la cocarde et du ruban aux couleurs nationales. Dans la partie d'échecs du *Bourru bienfaisant*, Géronte ne disait plus : *Échec au roi*, il disait : *Échec au tyran*. Dans l'opéra du *Déserteur*, au lieu de : *Le roi passait et de Vive le roi* ! on chantait : *La loi passait et Vive la loi* ! Au moins, ces mutilations inutiles se conçoivent-elles jusqu'à un certain point dans des temps aussi exceptionnels, et notre immortelle Révolution a fait assez de grandes choses pour qu'on ne s'arrête pas sérieusement à lui demander compte des vers et des scènes que des rapicieux ignares osèrent couder à nos vieux chefs-d'œuvre dramatiques. Tous les régimes ont d'ailleurs quelques méfaits de ce

genre à se reprocher. Ils ont, en ce qui concerne le théâtre, à enregistrer plus d'une lourde bévue. Quelques jours après la rentrée de Napoléon, en 1815, aux Variétés, on jouait l'*Habit de Catinat*, et les trois couleurs remplacèrent la cocarde blanche sur le chapeau du vainqueur de La Marsaille. Sous le gouvernement de 1830, l'étendard blanc ne fut pas permis aux compagnons du Béarnais dans une pièce du Cirque : ils durent arborer des bannières de fantaisie. Lorsque, sous la Restauration, on joua la *Mort de Kleber*, le *Siège de Saragosse*, le *Vétéran*, qui attirèrent la foule au Cirque-Olympique, les insignes tricolores n'eurent pas permission de paraître. On sait qu'aujourd'hui encore, à Rome, il y a un *index* pour les opéras. Les chefs-d'œuvre s'y jouent *expurgés*, corrigés, non à un point de vue moral, mais à un point de vue politique. De là des bévues singulières. M. Alphonse Karr a vu les corrections faites à la *Norma*. Partout le mot *patrie* est effacé : ce mot, à Rome, est considéré comme séditieux. Les Romains n'ont plus de patrie — il est défendu même de leur en parler — comme il était défendu autrefois aux Suisses, à l'étranger, de jouer le *Ranz des vaches* qui leur rappelait leurs montagnes. « Le gouvernement romain, dit l'auteur des *Guêpes*, a conçu et exécuté l'idée ingénieuse d'exiler les Romains de Rome dans Rome même. Les mots de Rome et de Romains sont eux-mêmes considérés comme immoraux. Il serait dangereux, paraît-il, que les Romains se rappellent qu'ils sont Romains. » M. Alphonse Karr donne des preuves nombreuses de ce qu'il avance. Jamais l'absurdité ne s'est étalée avec plus de complaisance. Nous regrettons de ne pouvoir le suivre dans ses citations.

Nous parlons tout à l'heure de la *Revue orientale*, prenant une ville pour un homme; Dupinet, traducteur de Pline, a pris, lui, pour deux patriciens romains, deux variétés de marbre. L'abbé Prévost, ayant rencontré dans une relation de voyage un terme de marine, *bonnette*, et ne sachant comment rendre la chose, fit suspendre par son navigateur bien avisé un *vieux bonnet* à son mât, pour remplacer ses voiles perdues. Un certain abbé Vial, ignorant que le mot anglais *canon* signifiait plus communément chanoine que canon, crut de bonne foi que l'archevêque de Cantorbéry avait fait placer des *canons* dans les banquettes de sa cathédrale. Le comte de Tressan commit une bévue analogue dans un passage de l'Arioste. Richard Simon, dans son *Histoire critique du Vieux Testament*, prend deux officiers goths pour deux dames allemandes. Notre temps, si fertile en traductions de tous genres, nous offrirait une large moisson de bévues. Des traducteurs tenant boutique, et faisant travailler au rabais de pauvres diables ayant faim, nous gratifient des méprises les plus excentriques. Les romans étrangers sont massacrés chaque jour et livrés en pâture aux lecteurs voraces. D'assez jolies bévues sont commises encore par les rédacteurs des journaux politiques chargés du dépouillement des feuilles étrangères; ces derniers ont du moins pour excuse la rapidité forcée de leur travail. On a beaucoup ri de ce courriériste bien informé qui, dans le *Pays*, au début de la guerre d'Amérique, parlait gravement du général *Potomac*, prenant une rivière pour un chef d'armée. Cette méprise rappelle celle du roi d'Espagne Charles II, géographe douteux, qui, persuadé que Mons était située en Angleterre, se tourmentait fort de la prise de cette ville par les Français, ou mieux encore l'erreur bien connue d'un critique moderne s'extasiant devant le rare génie du sculpteur Milo, à propos de la Vénus de ce nom. Nous n'en finirions pas si nous voulions utiliser ici tous nos souvenirs. On connaît l'histoire de ce seigneur de la cour qui, prenant Boileau pour un profond chimiste, à cause de sa traduction du *Sublime* de Longin, le félicita d'avoir fait un traité du *sublimé*, et celle de ce grave personnage qui complimentait Dumas sur son livre des *Tropes*, pensant qu'il s'agissait de l'histoire d'un peuple d'Amérique; les bibliographes ont plus d'une fois renouvelé ces traits qui semblent inventés à plaisir. C'est ainsi que, dans le catalogue dressé pour la vente des livres et autographes de Grassot, l'ancien comique du Palais-Royal, nous n'avons pas été peu surpris de voir, placées, sous la rubrique *Théologie*, les *Vignes du Seigneur* de Monselet, qui sont beaucoup plus dédiées à Bacchus qu'à Jéhovah. Les Allemands et les Anglais ont commis, à l'endroit de notre littérature, des bévues non moins divertissantes. Il parait à Munich, sous la direction de M. de Sybel et avec le concours de tous les historiens éminents de l'Allemagne, une revue très-appréciée, *Die historisch Zetischrift*. Chaque numéro renferme une nomenclature d'ouvrages historiques rangés par ordre de pays. Or, on peut lire dans une des livraisons de 1866, sous la rubrique *BOHÈME*, les *Scènes de la vie de bohème*, par Henri Mürger. Le chanteur de Mimi transformé en un grave historien, voilà certes de l'imprévu. Les Anglais, eux, n'ont pas manqué d'attribuer l'*Almanach impérial*, édité par les imprimeurs Guyot et Scribe, à MM. Guizot et Scribe, de l'Académie française. Les bévues de ce genre sont nombreuses. Vigneul-Marville s'élevait contre les catalogues peu exacts. Il signale un bibliothécaire qui rangea dans la classe des rituels un traité *De missis dominicis*, c'est-à-dire un livre où il est traité des ambassa-